

Saluait-on la naissance d'une nouvelle fleur, l'épanouissement d'un bouton de rose ?

Un rayon de lune—filet d'argent échappé d'un nuage ajouré—vint résoudre ce problème d'un nouveau genre.

Les fleurs allaient au bal !

En effet, on pouvait voir leurs ombres minces glisser mystérieusement le long des tiges vertes, franchir par une ouverture minuscule la haie du jardin et se diriger, par groupes ou deux à deux, vers un buisson touffu, étalant son opulente ramure dans la rase campagne.

Pour un bal champêtre, on ne pouvait imaginer des apprêts plus féeriques.

Des milliers de mouches à feu faisaient cercle autour du buisson où émailaient son feuillage de leurs petits jets lumineux : éclairant la scène comme autant de lanternes chinoises, suspendues aux arbres et aux balcons, le soir d'une grande illumination.

En même temps, un orchestre d'artistes, en habit noir, attaquait les premiers accords d'un quadrille. C'étaient des grillons, les meilleurs virtuoses de l'endroit, à en juger par leurs mélodieux cri-cri.

Les fleurs même s'étaient laissées séduire par la coquetterie et avaient revêtu leurs plus riches et leurs plus pompeux atours pour la circonstance. Jamais on n'avait vu d'aussi belles ni d'aussi ravissantes toilettes sur la boule terrestre. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les nuances, variant de l'ivoire bronzé au rouge-grenat, du bleu pâle au rouge-violet.

Il ne pouvait on être autrement, quand on voyait figurer d'un côté : des immortelles, aux pétales blanches ou rosées, des clématites pourpres, des linaires lilas, des myosotis bleus et des résédas rouge-noir.

Les pourpiers dansaient avec les pensées, les géraniums avec les balsamines, les dahlias avec les roses.

Rien de plus joli, de plus coquet que ce bal en miniature, que ces groupes de fleurs tournoyant, légères comme des sylphides et formant des arcs-en-ciel, des rosaces diapées, des couronnes bleu-céleste, pourpres ou orange ; que ces coléoptères phosphorescents, lumineux nouveaux éblouissant par leur originalité : nos lustres colorés et nos foyers électriques ; que ces artistes cri-cri exécutant sur leurs élytres infatigables les gammes les plus harmonieuses de leur répertoire.

Durant les intermèdes, des couples amoureux se permettaient une promenade ou une causerie sentimentale sur la mousse et, les brins d'herbe des parages voyaient l'amarante jaune d'or écouter les tendres aveux du géranium écarlate, la giroflée babiller avec le jasmin, les œillets de Chine avec les verveines.

Le plus grand succès couronnait donc la fête, et l'on ambitionnait de s'amuser jusqu'à l'aurore, mais la fleur propose et Dieu dispose.

Ne songeant qu'à danser, qu'à savourer de leur mieux la coupe enchanteresse des plaisirs, les fleurs ne se doutaient nullement de la présence d'un nuage menaçant qui planait depuis peu au-dessus de leur buisson.

La chute de quelques gouttelettes de pluie, puis d'une averse bien conditionnée, au beau milieu du bal, ramena brusquement danseurs et danseuses, de l'idéalité enivrante à la triste réalité. Un coup de foudre n'aurait pas eu plus d'effet. Ce fut un sauve-qui-peut général ; les mouches s'envolèrent vers leurs retraites, les grillons gagnèrent leurs foyers et les fleurs, corolles flétries, se dirigèrent tant bien que mal au travers des ravins et ravines, vers leur lointain séjour.

A l'aube, il y eut grand deuil dans le jardin. Beaucoup de roses manquaient à l'appel. Le rosier éploré se penchait de tous les côtés, scrutant les allées et les massifs, dans l'espoir de découvrir la retraite des fugitives, peine inutile, partout il ne vit que les traces de la tourmente : feuilles, nids, ramilles semées capricieusement par le vent le long des sentiers et des plates-bandes.

Il ne devait plus revoir ses roses. Leur coquetterie leur avait été fatale. Non contentes de leur coloris naturel, ne s'étaient-elles pas avisées, la veille du bal, de couvrir leurs corolles parfumées d'un fard familial à nos belles mondaines ?

Cette fantaisie devait leur coûter cher. En effet, dès les premières gouttes de pluie, leur incar-

nat factice se détrempa et les aveugla si bien, qu'elles ne purent retrouver leur route dans la nuit obscure, et périrent tristement, les unes dans les petits lacs, les autres dans les ruisselets, formés çà et là par l'orage.

Le rosier finit par deviner le châtement qui avait atteint ses roses, et celles qui lui restaient surent si bien profiter de la leçon, que depuis cette époque on ne vit plus de roses poudrées ni fardées.

Il est d'autres roses, dans nos salons, qui devraient également faire une courte méditation sur le sort de leurs sœurs du jardin. Les poudres leur seront sans doute moins funestes. Qu'elles n'oublient point cependant que leur emploi n'est pas sans danger.

Combien de beautés d'antan, en voyant aujourd'hui leur teint rosé, à jamais flétri et leur santé compromise, regrettent l'abus qu'elles ont fait de ces compositions délétères, et envient, trop tard hélas ! les charmes toujours renaissants de celles de leurs compagnes qui ont eu le bon esprit de se dire : Qu'en fait de teintures et de poudres, l'incarnat naturel est le seul fard dont puisse s'enorgueillir un joli minois !

Ch. M. Duhamel

Montréal, octobre 1887.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

LIEU DE DÉBARQUEMENT EXACT DE CHRISTOPHE COLOMB

C'EST le vendredi 12 octobre 1492, qu'après une traversée de soixante-dix jours, Christophe Colomb découvrait une terre entièrement nouvelle, une île, à laquelle ses habitants donnaient le nom de *Guanahani*, mais que l'illustre navigateur s'empressa de baptiser *San Salvador*, et qui prit depuis et garda jusqu'à ces derniers temps, sur les cartes anglaises, le nom de *Cat-Island*.

Très bien. Tout le monde sait cela.

Maintenant, est-ce bien *Cat-Island* qui s'appela jadis *San-Salvador* et antérieurement *Guanahani* ? On l'a cru longtemps. Toutefois, contrairement à l'opinion générale, le lieu du débarquement de Colomb et de ses compagnons n'a jamais été déterminé d'une manière précise ; c'est une question qu'on avait même tout à fait négligée jusqu'à l'époque où, (il y a environ un demi-siècle de cela) le monde savant se voua avec une passion inattendue à la recherche des moindres détails de la vie et des découvertes de l'illustre Génois et à l'étude de documents qui pouvaient éclairer cette recherche tardive. Quand au point qui nous occupe, la comparaison du journal de bord de Colomb avec les cartes de l'archipel de Lucayes qu'on possédait alors, et qui était fort imparfaites, devaient évidemment le fixer une fois pour toutes ; la preuve, c'est que cette comparaison fit naître aussitôt plusieurs opinions contradictoires et donna lieu aux plus vives controverses.

Navarette, par exemple, opta pour *Turk's Island* ; mais cette proposition reçut l'accueil le plus hostile et fut retirée, non sans lutte. Irving se prononça pour *Cat-Island*, et grâce à la puissante autorité de Humboldt, son opinion fut adoptée par tout le monde ; cette petite île fut, dès lors, reconnue comme l'antique *San-Salvador* dont Christophe Colomb fut le parrain.

Cependant, il y a quelques années, l'Angleterre commença à manifester des doutes. Les Bahamas mieux connus, les études recommencèrent, et l'on finit par se décider pour une île plus petite que *Cat-Island*, située au sud-est de celle-ci et nommée *Walling-Island*. C'est donc cette dernière qui est désignée aujourd'hui sur les cartes anglaises comme le véritable lieu de débarquement de Christophe Colomb en Amérique.

Les raisons de ce changement paraissent assez concluantes. Un officier de la marine britannique, qui a exploré l'archipel des Bahamas, démontre en effet que l'île *Walling* satisfait aux conditions requises, incomparablement mieux qu'aucune autre île que Colomb ait pu rencontrer.

Ainsi, Colomb rapporte qu'il a contourné à la rame l'extrémité septentrionale de *San-Salvador* dans une journée ; or, l'étendue de cette extrémité nord de l'île du Chat rend un semblable exploit matériellement impossible, tandis qu'il est parfaitement exécutable sur l'autre île. Le grand navigateur parle aussi d'un grand lac intérieur : il n'existe pas de masse d'eau de cette sorte sur *Cat-Island*, tandis qu'il y a justement un grand lac à l'intérieur de *Walling-Island*.

CONNAISSANCES UTILES

—On prétend que le jus de citron pressuré dans une tasse de café chaud donnera un soulagement immédiat à un mal de tête névralgique.

Vieilles noix.—Pour rendre aux vieilles noix leur saveur, on les met dans un baquet dans lequel on verse de l'eau bouillante et salée. On les retire après le refroidissement. Elles ont alors repris l'aspect et le goût qu'elles avaient étant fraîches.

Crème anglaise.—On délaye des jaunes d'œufs dans du lait avec du sucre en poudre, on place le mélange sur le feu en le tournant continuellement avec une cuiller de bois. On passe la crème au tamis de soie quand elle est assez épaisse ; il faut avoir soin de ne pas la laisser bouillir ; on l'aromatise avant de la faire congeler dans une sorbetière. Cette crème est surtout employée pour glaces.

Pudding au riz.—Pour un pudding au riz on prend une pleine tasse à thé de riz, le jaune de quatre œufs battus séparément, deux onces de sucre écrasé, deux onces de raisin, un quartron de suif haché très fin ; on l'assaisonne de ratafia ou vanille. Les ingrédients sont mis dans un moule et on les fait bouillir pour une heure et demie. On sert ce pudding avec du brandy ou une sauce douce.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. G. Yon (\$25.00), 1898, rue Ste-Catherine ; Dame George L'African, 164¹/₂, rue Visitation ; J. Rochon, 256, rue Champlain ; D. Duhamel, 2328, rue Notre-Dame ; Samuel Denis, 67, rue Barré ; Delle Eugénie Thomas, 296, rue des Allemands ; Grégoire Desrochers, 126, rue Parthenais ; Moise J. Dupont, 320, rue Wolfe ; U. Groleau, 751, rue Ste-Catherine ; N. Larose, 20, rue Lamontagne ; Raoul Lagarde, 106, rue Panthéon ; L. P. Hébert, (\$4.00), 177, rue St-Dominique ; Joseph Provencal, rue Berri, quartier St-Jean-Baptiste ; Zotique Dépatie, 110, rue Panet ; Moise Roy, 33, rue Versaille ; Joseph Mathieu, 481, Avenue Laval ; Delle Edesse Trudel, 41, rue Chaboillez ; Pierre Caisse, 1178, rue Ontario ; Delle E. Dubuc, 2360, rue Notre-Dame ; Delle Adeline Soucy, 1401, rue Ste-Catherine ; A. H. Duchesneau, 1865, rue Notre-Dame ; Dame Francis Bergeron, 114, rue des Erables ; P. Pellerin, 985, rue Notre-Dame ; Dame E. Ledoux, 323, rue des Seigneurs ; Ulric Beaupré, 110, rue des Erables ; L. E. Denis, 16, rue Montana ; Zéphire Laplante, 2371, rue Notre-Dame.

Québec.—Louis Racine, (\$15.00), 15, rue Parent, St-Sauveur ; Odilon Allard, 115, rue la Reine ; George Vincent, 72, rue d'Aiguillon ; Pierre Paquet, 7, rue Grant ; Pierre Gosselin, 267, rue St-Valier, St-Sauveur ; Pierre Trudel, rue Ste-Georgette, St-Sauveur ; Joseph Matte, 149, rue St-Olivier ; Wilbrod Dore, 240, rue St-Valier, St-Roch ; Benjamin Bégin, 6, rue St-Antoine, Basse-Ville ; François Vézina, 31, rue Hamel, St-Sauveur ; Jean Cantin, 359, rue St-Jean.

Lévis.—Frédéric Talbot (\$5.00), rue Eden, Notre-Dame.

Hochelaga.—Dame Narcisse Patenaude, 299, rue Moreau ; Dame veuve Azilda Boisseau, 133 rue Désery.

Pointe St-Charles.—Delle Angelina L'Ecuyer, 42, rue Charron. *St-Henri de Montréal.*—P. Jegou, 3418, rue Notre-Dame ; A. Robillard, 109, rue St-Augustin.

Valleyfield.—Joseph Lanctôt.

Ste-Cunégonde.—Delle Augustine Moquin, 545, rue Albert ; Dame Mélina Bertrand, 3212, rue Notre-Dame ; Dame Alphonse Bertrand, 264, rue Delisle ; D. Vaillancourt 198, rue Delisle ; Paul Desjardins, 86, rue Vinet.

Trois-Rivières.—Delle Eugénie Morrisette.

Village Richelieu.—Alphonse Ostigny.

QUARANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le quarante-troisième tirage des primes mensuelles du *MONDE ILLUSTRE* (numéros d'octobre), aura lieu SAMEDI, le 5 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.